

## LE CHATEAU-BIGOT

A. M. PHILÉAS HUOT

Quatre murs écroulés, voilà tout ce qui reste  
De ce riche manoir, de ce château funeste  
Autrefois élevé par ordre d'un bourreau,  
Où le lâche Bigot, ce monstre à face humaine,  
Venait boire le sang qui coulait de la veine  
Du peuple canadien mourant dans son berceau.

Où, tandis que la faim rongea la colonie,  
Tandis que nos soldats étaient à l'agonie,  
Là, l'Intendant donnait ses dîners de gala.  
Avec l'or qu'envoyait pour nous la vieille France,  
Il gonflait les goussets de gibiers de potence,  
Il changeait en tripot sa pompeuse villa.

Ah ! si ces murs parlaient, quelles histoires sombres,  
Quels lugubres récits et quels crimes sans nombres,  
Dans un simple moment, ils nous raconteraient !  
Ils nous peindraient Bigot les mains de sang rougies,  
Ils diraient ses viols, ses meurtres, ses orgies,  
Et les damnés d'enfer soudain applaudiraient.

Mais tout se tait autour de l'enclos fatal.  
Et seul le bruit que fait entendre la rafale  
Interrompt par moments le silence des bois.  
Mais cependant l'on dit que parfois, en automne,  
Dans les plus sombres nuits, quand il pleut et qu'il tonne,  
Le passant entend là de lamentables voix.

Plus d'un siècle est passé depuis les jours néfastes  
Où Bigot a gravé ses forfaits dans nos fastes.  
Contre lui l'Histoire a porté son jugement.  
Sur le nom du bandit le flot du mépris roule.  
Depuis longtemps Celui qui règne sur la foule  
A frappé le pendard d'un juste châtiement.

Plus d'un siècle est passé. L'édifice est à terre.  
Et n'est plus qu'un amas réduit presque en poussière.  
Qu'un décombre tremblant que l'on n'ose frapper.  
Le Temps, qui détruit tout, enfin a fait son œuvre.  
Dans ces débris l'on voit se glisser la couleuvre.  
Où lâche s'est assis, reptile peut ramper.

Et, depuis bien des ans, personne ne visite  
L'emplacement où fut la demeure maudite,  
Et, faute de passants, le chemin s'est rempli.  
Seul parfois un touriste, en quête d'aventure,  
Vient errer un instant auprès de la mesure :  
Les lieux témoins du crime ont mérité l'oubli.

Et bientôt le beau parc, sous la forêt sauvage  
Qui resserre toujours son bandeau de feuillage,  
Fuira, disparaîtra comme une ombre sur l'eau.  
Bientôt les arbres vont couvrir cette clairière.  
Les paysans, des murs vont enlever la pierre,  
On ne parlera plus jamais de ce château.

Mais quand même, plus tard, le débris centenaire  
Viendrait à s'effacer de l'endroit légendaire,  
Quand même on ne pourrait, scrutant d'un œil ardent,  
Retrouver la place où passaient les équipages.  
Le peuple dans son cœur, l'Histoire dans ses pages  
Conserveront le nom de l'infâme Intendant.

W. CHAPMAN.

Juillet 1877.

## LE PORTRAIT.

III

(Suite.)

Un soir que j'entendis, chez ma mère, parler  
De la possibilité de son mariage avec un parent  
Éloigné, un mouvement de douleur et de rage  
Me saisit avec tant de violence, que je fus con-  
traint de sortir précipitamment en roulant mille  
projets de vengeance contre l'audacieux qui ten-  
terait de m'enlever ma sœur, mon amie.

J'eus un instant la pensée de confier mon se-  
cret à Noémie, puis je reculai avec terreur. Pro-  
noncer devant elle le nom de Thérèse ! lui  
avouer que j'étais engagé à jamais ! non, non,  
c'est impossible, m'écriai-je, et je fermai les  
yeux encore sur mon avenir.

Au milieu de tous ces combats, j'allai à une  
fête où Noémie se trouvait également. Quand  
j'arrivai, elle dansait déjà et ne m'aperçut pas :  
j'en éprouvai du dépit, et je m'enfonçai dans  
l'embrasure d'une fenêtre en attendant que la  
contredanse fut terminée. Mes regards ne quit-  
taient pas Noémie, et de loin je la voyais causer  
avec vivacité ; elle paraissait heureuse, le mou-  
vement, la musique, les toilettes brillantes sem-  
blaient tour à tour l'amuser et lui plaire. Une  
tristesse insurmontable s'empara alors de moi, et  
au lieu de m'approcher de l'heureuse jeune fille  
lorsque la contredanse eut cessé, je restai  
sombre et pensif à ma place, je souffrais et je  
l'accusais de sourire.

L'heure s'avancait cependant, et je remarquai  
que peu à peu, la gaieté de Noémie s'évanouis-  
sait, ses yeux devenaient distraits et elle finit  
par tomber dans un abattement profond. Je  
vis de loin sa mère se pencher vers elle, et je  
devinai, à l'inquiétude qu'exprimait ses traits,  
qu'elle craignait que sa fille n'éprouvât quelque  
souffrance subite.

A mesure que la mélancolie de Noémie s'as-  
sombrait, je sentais au contraire ma jalouse  
humeur se dissiper, et une pensée que je n'osais  
presque m'avouer porta rapidement tout mon  
sang vers mon cœur.

Je quittai vivement la place obscure où j'étais  
resté, et je traversai le salon en m'avançant vers  
Mme de Valville. A ma vue, les traits de Noé-  
mie s'animent de la joie la plus vive, son  
teint se colore ; puis, confuse de cette émotion  
soudaine, elle détourna promptement la tête.

Je me penchai vers elle et d'une voix basse et  
émue, je lui demandai la tardive contredanse.  
Nous étions si troublés tous deux, que nous  
n'entendîmes pas que l'orchestre commençait  
les premières mesures d'une valse. Nous sui-  
vîmes le torrent et je m'abandonnais au plaisir  
de la protéger contre les groupes nombreux des  
autres valseurs, lorsque, s'arrêtant tout à coup,  
elle me dit avec effroi :

— Ah ! M. Raoul, que dira ma mère, je ne  
valse jamais !

— Ne suis-je pas votre frère ? lui répondis-je.  
Oh ! ne regrettez pas de vous confier à moi.

— J'étais si troublée tout à l'heure, reprit-elle,  
je craignais... vous êtes venu si tard... de-  
puis bien longtemps déjà je m'imaginai que...

— Elle s'arrêta confuse, et je lui répondis bien  
bas :

— Eh quoi ! un ami absent n'a donc pas été  
oublié ?

— Oublié, s'écria-t-elle vivement, non, c'est le  
bal que j'oubliais.

Mon cœur était si plein, une joie si pure l'i-  
nondait, qu'aucun souvenir du passé ne vint  
glacer cette ivresse. Ne pouvant me résoudre à  
prendre part au tumulte, je retournai cacher  
mon bonheur dans le lieu obscur où j'avais déjà  
passé une partie de la soirée.

Bientôt une nouvelle valse commença. Noé-  
mie fut invitée et elle allait refuser, lorsqu'un  
coup d'œil de sa mère lui enjoignit d'accepter.  
Elle se leva tristement ; mais à peine eut-elle  
fait les premiers pas qu'elle se plaignit d'un  
violent étourdissement, porta la main à son  
front avec une expression de douleur, et deman-  
da instamment à se rasseoir.

— Ah ! chère, chère Noémie, me dis-je avec  
ravissement, tu comprends tout ce que mon cœur  
aurait souffert en te voyant appuyée sur un  
autre bras que le mien ! ô ma Noémie, je jure...

Un souvenir terrible arrêta le serment que  
mon cœur allait prononcer. Hélas ! malheu-  
reux ! que pouvais-je maintenant pour le bon-  
heur de cette Noémie si justement adorée ? que  
lui rendre en retour de son pur et naïf amour ?  
Je ne m'appartenais plus à moi-même.

Je vis alors le gouffre qu'avait ouvert sous mes  
pas ma fatale imprudence, gouffre sans fond où  
j'étais entraîné avec moi la confiante Noémie. Oh !  
que cet instant fut affreux ! éperdu, désespéré,  
je m'enfuis précipitamment et cours chercher  
la seule consolation qui me restait, la pitié de ma  
mère.

Elle fut épouvantée en voyant l'altération de  
mes traits : je me jetai à genoux près du lit, et  
je lui fis un aveu sincère de tout ce qui m'était  
arrivé au château du Préau, ainsi que du pro-  
fond amour qui maintenant remplissait mon  
âme tout entière.

— O ma mère, ma mère, m'écriai-je, puis-je  
rompre un serment solennel fait au plus noble  
des hommes ? Il m'accusera d'avoir flêté sa  
vieillesse d'une vaine espérance ; il devra à  
mon ingratitude sa dernière et sa plus cruelle  
douleur. Mais Noémie, Noémie ! ah ! je ne  
peux sans mourir renoncer à elle !

— Cher et malheureux enfant, me dit ma mère  
en pleurant, tu renverses aussi tout mon avenir,  
tu brises d'un seul coup mon plus doux espoir.  
Je l'avais mis dans ton union avec l'aimable fille  
dont l'âme tendre et pure m'est si bien connue.  
Chaque jour je suivais avec joie les progrès d'un  
amour qui aujourd'hui va faire votre désespoir.

— Raoul, il est trop tard, je ne te ferai pas de  
reproches, ils seraient inutiles, et je ne puis que  
pleurer avec toi. Mais puis-je me taire tout à  
fait cependant sur l'inconcevable bizarrerie de  
tout ce que j'apprends ? Quoi ! ce père dont tu  
m'as tant de fois vanté la haute sagesse, ce père  
reçoit les serments d'un jeune homme qui n'a  
jamais vu sa fille, et qui se passionne follement  
pour un portrait ! Il sait de plus que ce jeune  
homme à une mère tendre, et cette mère n'est  
pas même consultée ! Ah ! mon fils ! je vois  
avec effroi je ne sais quel piège sous tes pas.  
Tout ce qui s'éloigne du chemin tracé s'éloigne  
aussi du bonheur. Crois-moi, Dieu donne aux  
mères un instinct sacré qui ne les trompe ja-  
mais.

Toutes ces réflexions désolantes, je me les fai-  
sais avec plus d'amertume encore : je gémissais  
sur mon imprudence, je rappelais à ma mémoire  
les circonstances extraordinaires qui auraient dû  
m'éloigner de tout engagement, et m'inspirer  
une défiance salutaire. Je me sentais le plus  
infortuné des hommes.

— Ecoute-moi, continua ma mère, il n'y a  
maintenant pour ton repos qu'un seul parti à  
prendre. Retourne près du marquis, d... ou-  
vre-lui toute ton âme loyalement, franchement,  
comme tu viens de le faire, trop tard, hélas ! à  
ta mère. Si ton père vivait, cher et imprudent  
enfant, il te donnerait ce conseil.

— Et Noémie ! m'écriai-je !  
— Tu ne peux, tu ne dois plus la revoir.  
Puisse son repos ne pas être troublé ! pauvre  
Noémie ! peut-être a-t-elle conçu aussi de douces  
espérances, mais la tendresse de sa mère et le  
secours puissant de la religion lui donneront du  
courage.

Ces paroles, tout en déchirant mon âme, me  
rendirent plus résigné. J'embrassai avec effu-  
sion ma bonne mère, je répétai mille fois le nom  
chéri de Noémie, et dès le lendemain, je voya-  
geais morne et sombre sur la route de Préau.

IV

En apercevant de loin les tourelles gothiques  
du vieux manoir, je me reportai au moment de  
ma première entrevue avec le marquis, lorsque  
pâle, blessé et presque sans mouvement, je fus  
reçu comme un fils par le noble vieillard : la  
pensée de la tâche pénible que j'avais à accom-  
plir envers lui me remplit d'une émotion dou-  
loureuse qui ne me laissait guère plus de force  
que le jour où je reçus l'hospitalité dans ce  
même lieu.

Je traversai les cours silencieuses et j'entraï  
dans le château sans apercevoir un seul être  
vivant. Un vieillard, qui n'était point le mar-  
quis, était assis tristement au coin de la chemi-  
née du salon. Il se leva à mon approche. Un  
noir pressentiment me glaça :

— Monsieur, lui dis-je d'une voix mal assurée,  
je me nomme Raoul de Blangy, je viens...

— Ah ! s'écria-t-il, que Dieu soit loué, c'est  
vous ! mais par quel miracle avez-vous pu accou-  
rir si promptement ? La lettre par laquelle je  
vous ai appris le malheur qui nous menace n'a  
dû arriver que ce matin à N...

— Quelle lettre ? m'écriai-je, et que m'annon-  
ciez-vous de funeste ? je n'ai rien reçu.

— C'est donc le ciel qui vous envoie, reprit le  
vieillard. Les jours du marquis sont menacés,  
et appelé près de lui pour lui donner tous les se-  
cours de l'art, je tremble qu'ils ne soient inu-  
tiles. L'infortuné prononce sans cesse votre nom  
et craint de ne pas vivre assez pour vous revoir :  
hélas ! le retour de sa raison aura précédé de  
bien peu le terme de sa vie !

— Comment ? le retour de sa raison ? ah ! que  
m'apprenez-vous, dis-je, avec effroi, quoi ! cette  
raison si ferme s'était égarée !

Le vieux médecin me regarda avec l'air du  
plus profond étonnement ; il semblait douter si  
moi-même je n'étais pas atteint de folie ; enfin,  
il me dit :

— Comment, Monsieur, vous avez passé trois  
mois entiers avec le marquis, et vous ignorez le  
déplorable état où il était réduit !

La surprise que ces mots me causèrent m'ava-  
it comme pétrifié, et, lorsque je pus rassem-  
bler mes idées, j'assurai au vieillard que je n'a-  
vais soupçonné un seul instant que le marquis  
fût atteint de démence ; que bien loin de là,  
j'admirais chaque jour la force de ses pensées et  
la vaste étendue d'un esprit sage et régulier. « Il  
ne m'a paru, continuai-je avec trouble, il ne m'a  
paru sortir de son calme habituel que lorsqu'il  
parle de sa fille ; il l'aime avec passion et il rat-  
tache tout son bonheur à l'amour paternel.

— En vérité, interrompit le vieux médecin,  
vous me faites marcher de surprise en surprise ;  
non-seulement vous ignorez l'état du marquis,  
mais vous ignorez donc également tout ce qui le  
concerne ?

— Pendant les trois mois que j'ai passés près  
de lui, repris-je, nous fûmes toujours seuls.  
J'arrivai dans ce lieu, blessé, ne sachant même  
pas quel était le nom de mon généreux hôte ; ce  
fut lui qui m'instruisit de tout. Il me parla  
d'anciens malheurs qui paraissaient l'affecter en-  
core douloureusement, et il m'entretenait sans  
cesse de la seule consolation qui lui restait, celle  
d'être le père d'une fille charmante dont il était  
séparé, et dont le bonheur et l'avenir l'occu-  
paient uniquement.

— Eh bien, reprit le docteur, le marquis était  
en proie depuis près de quinze années à une des  
monomanies les plus complètes dont jamais l'es-  
prit humain ait été la victime. Je puis vous en  
raconter la marche et les progrès, car je l'ai sui-  
vie depuis le moment où il en fut atteint.

— Mais, dis-je en allant vivement vers la porte,  
le marquis se meurt, il me demande et je vais...  
— Non, dit le docteur en m'arrêtant, il est  
épuisé par un long entretien qu'il a voulu avoir  
ce matin avec ses gens d'affaires, et il est tombé  
dans un assoupissement dont il faut bien se  
garder de le tirer. On doit m'avertir de l'in-  
stant où il reprendra ses esprits.

Je m'assis donc auprès du médecin, mon  
âme entière était comme suscitée à ses pa-  
roles, et j'écoutai ce qui suit :

« La famille de... occupe le premier rang  
dans la province depuis plusieurs siècles, et ses  
possessions, malgré les orages qui ont tant de  
fois bouleversé la France, sont encore consi-  
dérables. Le marquis, dès sa plus tendre jeu-  
nesse, prit le métier des armes, mais à peine  
avait-il atteint la vingt-deuxième année, que la  
mort de son père l'obligea de quitter une car-  
rière où il s'était déjà distingué. Il revint ici,  
dans ce vieux manoir de ses ancêtres. La mar-  
quise de... sa mère, dont il devenait l'unique  
appui, remit entre ses mains la conduite de  
tous ses biens, et il ne s'occupait pendant quel-  
ques années que du soin de consoler cette tendre  
mère et d'embellir le lieu qu'elle habitait. Cette  
vie solitaire et toute filiale avait des charmes  
pour l'âme noble et naturellement mélancolique  
du marquis, lorsque la terrible Révolution qui  
vint fondre sur la France, l'obligea de fuir, et  
de chercher, après mille dangers, un refuge en  
Angleterre avec sa mère.

« Là, il trouva de puissants appuis, et ses bril-  
lantes qualités, son courage dans l'infortune,  
son dévouement à cette mère qu'il ne quittait  
jamais, lui méritèrent l'amour de la fille d'un  
des plus puissants lords de la Grande-Bretagne. La  
belle lady Evelyn Williams lui accorda sa main.

« Tout sembla sourire alors au marquis, et  
lorsque les émigrés purent enfin revoir leur pa-  
trie, il ramena en France sa mère, sa jeune  
femme, et deux fils qu'elle lui avait donnés.

« Le Préau devint alors le séjour du bonheur ;  
je fus l'un des premiers à y accourir, ayant con-  
servé un profond souvenir de l'amitié que me  
témoignait le marquis, dont j'avais été autrefois  
le compagnon d'étude, et qui m'avait protégé  
de tout son crédit à ma première entrée dans la  
carrière que j'exerçais.

« La jeune marquise de... me frappa par son  
admirable beauté et par ses grâces touchantes,  
mais, hélas ! mon premier coup d'œil me con-  
vainquit qu'elle portait déjà le germe de cette  
funeste maladie qui ne pardonne jamais. Sa  
poitrine était atteinte. Deux ans s'écoulèrent  
cependant sans que sa santé parût s'affaiblir.  
Mais alors, elle devint mère pour la troisième  
fois et donna le jour à une fille qu'elle s'obstina  
à nourrir. Dès cet instant, ses forces déclinaient  
rapidement, ses joues s'amaigrissaient, et chaque  
fois que j'étais appelé près d'elle, j'acquiesçais  
plus fortement la certitude qu'il n'y avait plus  
d'espoir.

« Elle s'éteignit entre les bras de son mari qui  
ne supporta la vie après ce coup affreux que  
pour ses pauvres enfants. Mais hélas ! quelles

cruelles douleurs devaient encore frapper cet in-  
fortuné !

« Lorsque l'aîné de ses fils eut atteint sa quin-  
zième année, il tomba dans une langueur et un  
dépérissement auquel l'art ne put apporter au-  
cun remède. Il rejoignit sa mère au tombeau et  
son jeune frère ne lui survécut que d'un an.

« Le Préau devint alors un morne séjour où  
le malheureux marquis s'ensevelit vivant avec  
sa mère infirme, et la pauvre enfant dont la  
naissance avait coûté la vie à la plus belle et à  
la meilleure des femmes.

« Le temps changea peu à peu son désespoir  
en une mélancolie habituelle, et toutes ses pen-  
sées, toute sa tendresse d'âme se reportèrent sur  
sa fille. Il dirigeait ses études, rassemblait pour  
elle dans ses serres les fleurs les plus rares, et  
l'entourait de tout l'amour et des soins d'une  
mère.

« Oh ! combien elle le méritait, cet amour,  
cette jeune et belle Thérèse ! jamais des traits  
plus célestes ne renfermèrent une âme plus  
pure ! sa ressemblance avec sa mère était frap-  
pante : c'étaient les mêmes yeux, le même sou-  
rire doux et triste ; comme elle, Thérèse ne vi-  
vait que pour aimer.

« Elle avait passé heureusement l'âge qui  
avait été funeste à ses frères, et elle entraînait  
dans sa dix-septième année, lorsque je reçus un  
billet à peine lisible du marquis qui me deman-  
dait à l'instant. J'accourus, et je trouvai Thé-  
rèse languissante et abattue. Elle se plaignait  
d'une vague souffrance et d'un malaise qui ap-  
pesantissait tout son être.

« Je rassurai le marquis dont l'anxiété était  
au comble, et dont la douleur augmentait visi-  
blement le mal de sa fille.

« J'ordonnai quelques remèdes, je recomman-  
dai un régime salutaire, quelques distractions,  
et je parlai surtout de la nécessité de faire passer  
à la jeune malade, dans un climat plus doux,  
l'hiver qui s'approchait déjà !

« Le marquis me répondit que cela avait été  
sa première pensée ; il m'apprit qu'une famille  
anglaise, alliée de la mère de Thérèse, et pour  
laquelle il avait la plus sincère amitié, devait  
quitter Londres pour passer l'hiver à Nice ; il  
projetait de les engager à passer quelque temps  
au Préau ; puis, lorsque Thérèse aurait conçu de  
l'affection pour l'excellente lady Grey et sa fille,  
de la confier à leurs soins pour lui faire respirer  
l'air pur de l'Italie. Oh ! combien cet excel-  
lent père eût voulu conduire lui-même sa Thé-  
rèse sous un ciel plus doux ! Mais un autre de-  
voir non moins sacré le lui défendait : la vieille  
marquise de... était presque en enfance, et un  
faible sourire ne reparaitait sur ses traits déco-  
lorés que lorsque son fils était auprès d'elle.

« Près d'un mois s'écoula, pendant lequel la  
santé de la jeune malade parut s'améliorer un  
peu, et le marquis commençait à s'étonner de  
ne pas recevoir de réponse à la lettre pressante  
qu'il avait écrite à Londres, lorsqu'on vit dans  
l'avenue arriver avec fracas plusieurs lourdes  
voitures de voyage. C'était lord et lady Grey,  
accompagnés de leur fille Nancy et d'un nom-  
breux équipage.

« Ils avaient hâté leur départ aussitôt qu'ils  
avaient appris les craintes du marquis, et ils ac-  
couraient, guidés par cette générosité d'âme qui  
est le partage de quelques familles de la haute  
aristocratie anglaise.

« Thérèse et miss Nancy conçurent bientôt  
l'une pour l'autre une amitié de sœur, et le mar-  
quis, qui redoutait l'impression des premiers  
froids sur la faible poitrine de la pauvre malade,  
pressa lui-même le départ.

« Mais lorsque l'instant fatal arriva, je crus  
qu'on ne pourrait jamais arracher Thérèse des  
bras de son père ; les sanglots la suffoquaient et  
on la porta dans la voiture presque sans con-  
naissance.

« Les premières nouvelles qu'on reçut de  
Nice au Préau y portèrent de l'espoir ; Thérèse  
était moins languissante, elle semblait respirer  
avec plaisir cet air parfumé de l'Italie. Mais  
un jour, que j'étais auprès du malheureux père  
et que nous causions tous deux des nouvelles  
favorables arrivées le matin même, nous enten-  
dîmes le bruit d'une voiture, la porte s'ouvrit et  
nous vîmes entrer lord Grey qui se précipita  
vers le marquis et ne put s'exprimer que par ses  
larmes. Sa vue seule nous apprit la fatale vé-  
rité, Thérèse n'était plus.

« Ici j'interrompis le docteur avec une émotion  
si vive que j'étais prêt à perdre l'usage de mes  
sens.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, Thérèse ! elle est  
morte !  
— Oui, reprit le docteur, et depuis ce jour fu-  
neste, près de quinze années se sont écoulées.

« Je croyais être le jouet d'un songe ; mes idées  
se heurtaient ; aucune n'était distincte ; enfin,  
lorsque je pus écouter la fin du récit du docteur,  
il continua ainsi :

« Après quelques instants du plus violent dé-  
sespoir, les forces du marquis l'abandonnèrent et  
il s'évanouit.

« En reprenant ses sens, il regarda longtemps  
autour de lui comme un homme qui sort d'un  
sommeil profond. Le calme avait reparu sur  
ses traits. Il prit la main de lord Grey, la serra  
et le remercia affectueusement de son rapide  
voyage. Enfin, nous faisant signe de nous éloi-  
gner, il écrivit longtemps. Lorsque ses lettres  
furent terminées, il nous rappela, et les donnant  
à lord Grey : « Mon cher lord, lui dit-il d'une  
voix tranquille, vous écrirez sans doute dès de-  
main à lady Grey votre heureuse arrivée près de  
moi ; joignez-y, je vous prie, ce paquet pour ma  
Thérèse. »

Lord Grey me regarda douloureusement et ne  
répondit point.

Il fit appeler au Préau les plus célèbres méde-  
cins qui nous ôtèrent tout espoir, et depuis ce